

The background of the cover is a stylized illustration of a forest at night. The trees are dark teal and blue, with some foliage highlighted in a golden-yellow color. The sky is a deep blue with several small white stars scattered across it. The overall mood is serene and magical.

GLENDY
VANDERAH

Là où
les arbres
rencontrent
les étoiles

ROMAN

GLENDY VANDERAH

LÀ OÙ LES ARBRES RENCONTRENT LES ÉTOILES

Au cœur des forêts de l'Illinois, Joanna Teale s'est façonné une routine paisible et solitaire. Levers à quatre heures du matin, randonnées difficiles en quête de nids d'oiseaux, recensements d'espèces... Dans la chaleur étouffante et humide de l'été, elle s'abandonne à ces journées en pleine nature loin du tumulte du monde. Jusqu'à ce qu'une étrange petite fille vienne bousculer ce fragile équilibre.

Pieds nus et en pyjama, Ursa apparaît un soir dans le jardin de Joanna, presque invisible dans les bois crépusculaires. Elle affirme être venue des étoiles pour assister à cinq miracles sur Terre. Rêveries d'une enfant ou réalité perturbante ? Le mystère ne fait que s'épaissir à mesure que les jours passent. Pourtant, la jeune femme et l'énigmatique fillette vont petit à petit s'appivoiser, se découvrir et apprendre à vivre ensemble.

Premier roman envoûtant, *Là où les arbres rencontrent les étoiles* est un voyage merveilleux et onirique, un hymne à la nature et aux relations humaines.

« UNE HISTOIRE
SPLENDIDE ET HUMAINE. »

New York Journal of Books

Traduit de l'anglais par Laura Bourgeois

ISBN : 978-2-36812-726-1



9 782368 127261

22,50 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design : © Raphaëlle Faguer




CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

Glendy Vanderah

LÀ OÙ LES ARBRES
RENCONTRENT
LES ÉTOILES

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laura Bourgeois


CHARLESTON

Titre original : *Where The Forest Meets The Stars*

Copyright © Glendy Vanderah, 2019

Tous droits réservés

Première publication en anglais par Lake Union Publishing,
Seattle

*This edition is made possible under a license arrangement originating
with Amazon Publishing, www.apub.com*

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laura Bourgeois

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-726-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

*À Cailley, William, et Grant
Et à Scott*

L'ENFANT AURAIT PU ÊTRE UNE FÉE, presque invisible tant son visage était pâle, dans un sweat à capuche et un pantalon qui se fondaient au cœur des bois crépusculaires. Pieds nus. Debout, un bras enlacé autour du tronc d'un pacanier, elle ne bougea pas quand la voiture écrasa le gravier de la route pour s'immobiliser quelques mètres plus loin.

Jo coupa le moteur et s'arracha à la contemplation de la fillette, le temps de récupérer ses jumelles, son sac, et ses fiches de recensement sur le siège passager. Peut-être que la gamine aurait regagné le royaume des fées pendant qu'elle avait le dos tourné.

Mais elle était toujours là au moment où Jo s'extirpa de l'habitacle.

— Je te vois, lança Jo en direction de la silhouette sombre sous le pacanier.

— Je sais.

Les chaussures de randonnée de Jo semaient des miettes de boue séchée sur le béton du sentier.

— Tu cherches quelque chose ?

L'enfant ne répondit pas.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je voulais caresser ton chien, mais il a peur.

— Ce n'est pas mon chien.

— Il est à qui, alors ?

— À personne.

Jo poussa le battant de la moustiquaire qui protégeait la véranda.

— Tu devrais rentrer chez toi tant qu'il fait encore jour.

Elle appuya sur l'interrupteur de l'ampoule anti-insectes et déverrouilla la porte de la maison. Une fois à l'intérieur, elle alluma une lampe et ferma aussitôt le loquet derrière elle. La gamine ne devait pas avoir plus de neuf ans, mais ça ne faisait pas d'elle un ange.

Quinze minutes plus tard, douchée, habillée d'un T-shirt, pantalon de sport, et claquettes, Jo alluma les lumières de la cuisine, attirant une nuée d'insectes silencieuse contre la vitre noire. Alors qu'elle sortait les ustensiles pour le gril, son esprit divagua vers la fillette sous le pacanier. La gamine aurait probablement trop peur de la forêt, la nuit, pour s'attarder dans les parages. Elle devait être rentrée chez elle, maintenant.

Jo apporta un blanc de poulet mariné et trois brochettes de légumes dehors, près du brasero creusé dans un lopin de mauvaises herbes entre la maison et le pâturage qui s'étirait sous le clair de lune. Kinney Cottage, qu'elle louait temporairement, était une construction au bardage en bois jaune datant des années 1940, perchée sur une colline. À l'arrière, son terrain s'ouvrait sur une petite prairie que le propriétaire brûlait régulièrement pour empêcher la forêt environnante de la grignoter. Jo alluma un feu au centre du cercle de pierres, et posa la grille par-dessus. Alors qu'elle déposait le poulet et

les brochettes sur les flammes, elle se raidit, percevant une silhouette sombre à l'angle de la maison. La fillette. Celle-ci s'arrêta à quelques mètres du brasier pour observer Jo qui disposait la dernière brochette sur le gril.

— T'as pas de cuisine chez toi ? demanda l'enfant.

— Si.

— Alors pourquoi tu fais à manger dehors ?

Jo choisit un des quatre fauteuils de jardin en bois délabrés et s'y installa.

— Parce que j'en ai envie.

— Ça sent bon.

Si elle était là pour chaparder à manger, elle allait vite déchanter devant les placards vides d'une biologiste qui n'avait que très peu de temps à consacrer aux courses, songea Jo. La fillette parlait avec l'accent traînant des campagnes du coin, et vu ses pieds nus, elle ne devait pas venir de bien loin. Elle pouvait donc parfaitement dîner chez elle.

La petite approcha encore. Le feu colorait ses pommettes et ses cheveux blond cendré, mais pas ses yeux, deux trous noirs hypnotiques comme ceux des enfants substitués par les fées.

— Tu ne crois pas qu'il est l'heure de rentrer chez toi ? demanda Jo.

La fillette fit un autre pas en avant.

— Je n'ai nulle part où aller sur cette planète. Je viens de là-haut, expliqua-t-elle en pointant du doigt le ciel.

— Où ça ?

— *Ursa Major*.

— La constellation ?

L'enfant confirma.

— Je viens de la galaxie du Moulinet. C'est au bout du manche de la casserole.

Jo ne connaissait pas grand-chose aux étoiles, mais le nom avait tout l'air d'une élucubration puérile.

— Jamais entendu parler, décréta Jo.

— C'est comme ça que vous l'appellez ici, mais nous, on dit autrement.

Elle était maintenant assez proche pour que Jo puisse voir ses yeux, dans lesquels brillait un éclat d'intelligence dont la ruse contrastait avec l'extrême jeunesse de son visage. Jo y lut un signe que l'enfant se jouait d'elle.

— Tu ressembles drôlement à une Terrienne pour une alien, lui fit-elle remarquer.

— C'est parce que j'ai pris le corps d'une petite fille.

— Dis-lui de rentrer chez elle tant que tu y es, d'accord ?

— Impossible. Elle était déjà morte quand je suis arrivée. Si elle rentre chez elle, ses parents vont avoir peur.

Une histoire de zombie. Rien de très original. Mais la gamine s'était trompée de maison si elle comptait l'entraîner dans ses délires paranormaux. Jo n'avait jamais été douée avec les enfants, ni pour jouer à faire semblant, même quand elle en avait l'âge. Les parents de Jo, tous deux chercheurs, disaient souvent qu'elle devait son sérieux à sa double dose de gènes analytiques. Ils racontaient avec humour qu'elle était venue au monde la mine concentrée, comme formulant déjà des hypothèses sur où elle se trouvait et qui étaient toutes ces personnes en salle d'accouchement.

L'extraterrestre dans un corps d'humaine la regarda retourner le blanc de poulet.

— Tu ferais mieux de rentrer à la maison pour le dîner, la prévint Jo. Tes parents vont s'inquiéter.

— Je te l'ai déjà dit, je n'ai pas...

— Tu veux appeler quelqu'un pour venir te chercher ? proposa Jo en sortant son portable de la poche de son pantalon.

— Je ne connais personne.

— Et si c'était moi qui téléphonais ? Donne-moi ton numéro.

— Comment je pourrais avoir un numéro alors que je viens des étoiles ?

— Et cette petite fille dont tu as pris le corps ? Tu connais le sien ?

— Nan. Je ne sais même pas comment elle s'appelle.

Jo était trop fatiguée pour ce genre de manigances. Levée à quatre heures du matin, elle arpentait champs et forêt sous la chaleur étouffante et humide depuis plus de treize heures. Cette routine occupait presque toutes ses journées depuis des semaines, et les quelques heures qu'elle avait pour se détendre le soir au cottage étaient cruciales.

— Si tu ne t'en vas pas, j'appelle la police, la prévint-elle en tentant de prendre un ton sévère.

— Pour quoi faire ? demanda-t-elle innocemment.

— Pour qu'ils te ramènent chez toi par la peau des fesses.

La fillette croisa les bras sur son buste frêle.

— Et qu'est-ce qu'elle va faire, ta *police*, quand je vais dire que je n'ai pas de maison ? rétorqua l'enfant comme si elle entendait ce mot pour la première fois.

— Les agents vont t'emmener au bureau du shérif, et ils vont chercher tes parents, ou la personne chez qui tu habites.

— Et qu'est-ce qu'ils vont faire quand ils appelleront et que ces gens leur diront que leur fille est morte ?

Cette fois, Jo n'eut pas à feindre la colère.

— Tu sais, être seule au monde n'est pas un sujet de plaisanterie. Tu devrais rentrer à la maison auprès de ceux qui t'aiment.

La fillette resserra ses bras sur son buste, mais ne dit rien. Jo estima qu'elle avait besoin d'une piqûre de rappel pour la ramener à la réalité.

— Si vraiment tu n'as pas de famille, la police va te placer en famille d'accueil, menaçait-elle.

— C'est quoi ?

— On te force à vivre chez des inconnus, et parfois ils sont méchants. Alors tu ferais mieux de rentrer chez toi avant que j'appelle le shérif.

L'enfant ne bougea pas.

— Je suis sérieuse.

Le jeune chien qui réclamait à manger près du bra-sero de Jo depuis quelques jours apparut à la lisière de la lumière projetée par les flammes. La petite fille s'accroupit et tendit la main, l'attirant d'une voix chantante pour le convaincre de se laisser cajoler.

— Il n'approchera pas, dit Jo. C'est un chien sauvage. Il est probablement né dans les bois.

— Elle est où sa maman ?

— Qu'est-ce que j'en sais ?

Jo posa son téléphone et fit tourner les brochettes.

— Il y a une raison pour laquelle tu as peur de rentrer à la maison ?

— Pourquoi tu ne me crois pas quand je dis que je viens des étoiles ?

Cette tête de mule insistait, en plus.

— Tu sais très bien que personne ne gèrera ton histoire d'alien.

La fillette s'aventura à l'orée de la prairie, leva le nez et les bras vers le ciel étoilé, et entonna un charabia censé passer pour un langage extraterrestre. Les mots

coulaient comme une langue étrangère maîtrisée, et quand elle eut terminé, elle se tourna vers Jo avec une moue suffisante, les mains sur les hanches.

— J'espère que tu demandais à ton peuple de venir te chercher, décréta Jo.

— C'était une salutation.

— Salutation... c'est un terme compliqué pour ton âge. La fillette retourna près du feu.

— Je ne peux pas rentrer tout de suite. Je dois rester sur Terre tant que je n'aurais pas vu cinq miracles. Ça fait partie de notre apprentissage pour devenir grand – un peu comme à l'école.

— Tu vas en avoir pour un bout de temps. Personne n'a changé d'eau en vin depuis quelques millénaires.

— Je ne parle pas de miracles comme dans la Bible.

— Alors quel genre de miracles ?

— Ça peut être n'importe quoi, dit la fillette. Par exemple toi, tu es un miracle, et le chien aussi. C'est un tout nouveau monde pour moi.

— Très bien, ça fait déjà deux.

— Non, je les garde pour les trucs vraiment cool.

— Je te remercie.

La petite s'assit sur le fauteuil de jardin en bois à côté de Jo. Le blanc de poulet mariné crépitait sur les flammes, parfumant l'air de son délicieux fumet. La gamine le regardait, et sa faim n'avait rien d'imaginaire. Peut-être que sa famille n'avait pas de quoi la nourrir. Jo s'étonna de ne pas l'avoir envisagé plus tôt.

— Et si je te donnais à manger avant de rentrer à la maison ? Tu aimes les burgers à la dinde ?

— Comme je pourrais savoir sans avoir goûté ?

— Tu en veux un ou pas ?

— Oui ! Je dois découvrir des choses nouvelles sur cette planète.

Jo poussa le blanc de poulet sur le côté le moins ardent du feu, avant d'aller chercher un steak surgelé, des condiments, et un pain brioché. Elle se souvint qu'une dernière tranche de cheddar traînait au frigo, et l'ajouta à l'assiette de la gamine. Elle en avait probablement davantage besoin qu'elle.

Jo retourna dans le jardin, posa le steak de dinde sur le gril, et le reste sur la chaise vide à côté d'elle.

— J'espère que tu aimes le fromage.

— J'en ai entendu parler, dit la petite fille. Il paraît que c'est bon.

— Qui t'a dit ça ?

— Ceux qui sont déjà venus. On nous apprend des choses sur la Terre avant de partir.

— Comment s'appelle ta planète ?

— C'est difficile à prononcer dans votre langue. Ça donnerait quelque chose comme *Hereth*. Tu as des marshmallows ?

— Il y a des bonbons sur Hereth ?

— On dit qu'ici les enfants les enfoncent sur des bâtons pour les faire fondre sur le feu, et que c'est très bon.

Jo avait enfin une excuse pour ouvrir le paquet qu'elle avait acheté sur un coup de tête en emménageant au cottage. Autant les consommer avant qu'ils ne se dessèchent. Elle récupéra le sachet dans le placard de la cuisine et le laissa tomber sur les genoux de l'alien.

— À condition de finir ton assiette.

L'extraterrestre trouva une branche fine et se rassit sur sa chaise longue pour couvrir les précieux bonbons sur ses cuisses, ses yeux noirs rivés sur le steak qui cuisait. Jo fit griller le pain brioché et composa une assiette de brochettes de pommes de terre rissolées, de brocolis, et de champignons à côté du cheeseburger. Elle alla chercher deux verres.

— Tu aimes le cidre ?

L'enfant accepta un verre et goûta une lampée.

— C'est trop bon !

— Assez pour compter comme un miracle ?

— Non.

Ce qui ne l'empêcha pas de vider la moitié du verre en quelques secondes. La fillette avait presque entièrement englouti son burger quand Jo entama sa première bouchée.

— C'était quand, la dernière fois que tu as mangé ? demanda-t-elle.

— C'était sur ma planète, répondit l'extraterrestre la bouche pleine.

— Et c'était quand, ça ?

Elle déglutit et précisa :

— Hier soir.

Jo posa sa fourchette.

— Tu n'as rien avalé de la journée ?

La fillette goba une pomme de terre rissolée.

— J'avais pas faim. J'étais un peu malade... le voyage pour arriver sur Terre, changer de corps, et tout ça.

— Dans ce cas pourquoi tu manges si vite ?

La gamine sépara en deux ce qu'il restait de son burger et en jeta une moitié au chiot qui jappait, pour prouver qu'elle n'était pas affamée. Le chien dévora sa pitance aussi vite qu'elle. Quand l'alien lui tendit le dernier morceau, le chiot bondit, l'arracha à ses doigts, et battit en retraite pour l'engloutir.

— Tu as vu ? Il est venu le chercher dans ma main.

— J'ai vu.

Jo voyait surtout un enfant qui avait potentiellement de graves problèmes.

— C'est un pyjama, ce que tu portes ?

La petite baissa les yeux sur le tissu fin de son pantalon.

— J’imagine que c’est le nom que lui donnent les Terriens.

Jo coupa un morceau de son blanc de poulet.

— Comment tu t’appelles ?

La fillette s’était mise à quatre pattes pour apprivoiser le chiot.

— Je n’ai pas de nom sur Terre.

— Alors quel est ton nom d’alien ?

— C’est difficile à prononcer...

— Je t’écoute.

— Ça ressemble un peu à *Erpudnaserue*.

— Air pue de... ?

— Non, Erpudna Serue.

— OK, Erpudna, je veux que tu me dises la vérité.

Qu’est-ce que tu fais là ?

La fillette délaissa le chiot farouche et se leva.

— Je peux ouvrir les marshmallows ?

— Termine d’abord tes brocolis.

— Le truc vert ? demanda-t-elle en regardant l’assiette abandonnée sur la chaise longue.

— Oui.

— On ne mange pas de trucs verts sur ma planète.

— Tu as dit que tu étais venue découvrir de nouvelles choses.

La gamine enfourna coup sur coup les trois fleurettes de brocoli. Puis, mâchonnant encore, les joues pleines, elle déchira le sachet de marshmallows.

— Quel âge as-tu ?

La petite avala avec une grimace le dernier bout de brocoli pour répondre :

— Mon âge ne veut rien dire pour les Terriens.

— Quel âge a le corps que tu as pris ?

Elle enfila une guimauve au bout de son bâton.

— Je sais pas.

— Je vais vraiment devoir appeler la police, menaçà Jo.

— Pourquoi ?

— Tu sais pourquoi. Tu as quoi... neuf, dix ans ? Tu ne peux pas rester toute seule dehors la nuit. Il y a forcément un adulte responsable qui doit s'occuper de toi.

— Si tu appelles la police, je m'enfuis.

— Pourquoi ? Ils pourraient t'aider.

— Je ne veux pas habiter avec des méchants.

— Je plaisantais. Je suis sûre qu'ils te placeront dans une gentille famille.

La fillette enfonça un troisième bonbon sur son bâtonnet.

— Tu crois que Petit Ours aime les marshmallows ?

— Qui ça ?

— Le petit chien. J'ai décidé de l'appeler comme ça à cause d'Ursa Minor, la constellation à côté de la mienne. Tu ne trouves pas qu'il a l'air d'un bébé ours ?

— Ne lui donne pas de sucre, c'est mauvais pour lui.

Jo coupa les derniers morceaux de son blanc de poulet et les jeta au chien, trop distraite pour terminer son assiette. Alors que la viande disparaissait dans la gueule du cabot, elle lui lança aussi les restes de légumes de ses brochettes.

— C'est gentil, commenta la gamine.

— C'est surtout stupide. Je ne vais jamais pouvoir me débarrasser de lui maintenant.

— Ohhh !

La fillette approcha les bonbons enflammés de son visage et souffla pour les éteindre.

— Laisse refroidir avant de manger.

Mais l'enfant n'attendit pas et mordit dans la guimauve blanche, brûlante et élastique. Les marshmallows disparurent rapidement, et elle fit rôtir une deuxième brochette pendant que Jo commençait à remballer. Une

fois dans la cuisine, tout en lavant la vaisselle, elle élabora une nouvelle stratégie. La technique du méchant flic ne fonctionnait visiblement pas. Il fallait gagner la confiance de la fillette si elle espérait lui tirer les vers du nez.

Elle trouva l'enfant assise en tailleur par terre, la paume tendue vers Petit Ours qui y léchait allègrement les restes collants de guimauve fondue.

— Je n'aurais jamais cru voir ce chien manger dans la main d'un humain, dit Jo.

— C'est parce qu'il sait que je viens d'Hereth.

— Et ça change quoi ?

— On a des super-pouvoirs. On peut faire en sorte que des jolies choses arrivent.

Pauvre enfant. Elle devait recourir à la pensée magique pour pallier sa triste situation.

— Je peux t'emprunter ton bâton ?

— Pour y planter des marshmallows ?

— Non, pour te faire déguerpir de mon terrain.

La fillette sourit et une profonde fossette creusa sa joue gauche. Jo empala deux guimauves sur le bout de bois et les dirigea vers le feu. L'enfant retourna sur sa chaise longue, et le chiot sauvage s'étendit à ses pieds, miraculeusement apprivoisé. Quand les marshmallows furent parfaitement brunis de tous les côtés, et qu'ils eurent assez refroidi, Jo les grignota à même le bâton.

— Je ne savais pas que les adultes mangeaient des bonbons, dit la fillette.

— C'est un secret que les petits Terriens ignorent.

— Comment tu t'appelles ?

— Joanna Teale. Mais tout le monde m'appelle Jo.

— Tu habites toute seule ?

— Juste pour l'été. Je loue la maison.

— Pourquoi ?

— Si tu vis dans le coin, ce dont je suis sûre, tu le sais déjà.

— Je ne suis pas d'ici. Alors ?

Jo réprima l'envie de contester le mensonge, se souvenant qu'elle avait opté pour la stratégie du gentil flic.

— Cette maison et ses trente hectares appartiennent au Dr Kinney, un professeur de sciences. Il laisse ses confrères enseigner sur le domaine, et ses doctorants y loger pendant leurs recherches.

— Pourquoi il ne veut pas vivre ici ?

Jo posa le bâton contre les pierres du brasero.

— Il a acheté le cottage quand il avait la quarantaine, comme résidence secondaire. Il conduisait des études sur les insectes aquatiques de la rivière. Mais son épouse et lui ont cessé de venir il y a six ans.

— Pourquoi ?

— Ils ont soixante-dix ans maintenant, et la santé de sa femme les oblige à rester à proximité d'un hôpital. La maison est devenue une source de revenus, sauf qu'ils ne la louent qu'à des scientifiques.

— Tu es une scientifique ?

— Oui, mais encore doctorante.

— Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire que j'ai validé mes quatre premières années à l'université. Je suis encore étudiante, mais je travaille comme assistante auprès des professeurs, et je fais des recherches pour terminer ma thèse.

— C'est quoi une thèse ?

— Une étude. Une fois qu'elle sera validée, j'obtiendrai ainsi mon doctorat et je pourrai être embauchée comme professeure à l'université.

La fillette lécha ses doigts sales et dégoulinants de bave de chien, puis les frotta sur la guimauve noircie collée sur sa joue.

— Comme une maîtresse ?

— Oui, et dans mon domaine, beaucoup font aussi de la recherche.

— Ils cherchent quoi ?

Cette curiosité insatiable... songea Jo. La gamine ferait une bonne scientifique.

— Mon domaine, c'est l'écologie et la conservation des oiseaux.

— C'est quoi ?

— Assez de questions pour aujourd'hui, Air pue...

— Erpudna !

— C'est l'heure de rentrer à la maison. Je me lève tôt demain, je dois aller me coucher.

Jo ouvrit le robinet et approcha le tuyau d'arrosage vers le feu.

— Tu es obligée de l'éteindre ?

— Pour éviter les incendies, oui.

Les flammes sifflèrent, dégageant de la vapeur à mesure que l'eau gagnait du terrain.

— C'est triste.

— Qu'est-ce qui est triste ?

— L'odeur des cendres mouillées.

Son visage avait des reflets bleus à la lumière fluorescente que projetait la fenêtre de la cuisine. Comme si elle était redevenue une fée.

Jo ferma le robinet rouillé.

— Et si tu me racontais vraiment ce que tu fais là ?

— Je l'ai déjà dit !

— S'il te plaît... Je n'aime pas l'idée de te laisser toute seule ici.

— Je vais me débrouiller.

— Tu vas rentrer chez toi ?

— On y va, Petit Ours, dit la fillette.

Et aussi improbable que ce fût, le chiot lui obéit.

Jo regarda la petite fée extraterrestre et son cabot s'enfoncer dans les bois sombres, tristes comme l'odeur de cendres mouillées.

2

LE RÉVEIL TIRA JO DU SOMMEIL à quatre heures, comme toujours lorsqu'elle devait se déplacer sur des sites de recherche éloignés. À la lueur d'une lampe d'appoint, elle revêtit un T-shirt, une chemise en coton, un pantalon cargo large, et des chaussures de randonnée. Ce ne fut qu'une fois sous le néon fluorescent de la cuisinière qu'elle se souvint de la fillette. Omission incroyable, vu qu'elle n'avait pu penser à rien d'autre pendant la première heure et demie passée au lit. Elle ouvrit la porte arrière de la maison pour jeter un coup d'œil aux fauteuils de jardin vides rassemblés autour du brasero. Puis elle alluma la lumière de la véranda, et s'y aventura. Pas de traces de la fillette. Elle était probablement rentrée chez elle.

Le temps de faire bouillir ses flocons d'avoine, Jo prépara un sandwich au thon et le glissa dans son sac avec des fruits secs et de l'eau. En vingt minutes, elle était prête à partir. Elle atteignit sa destination à l'aube. Profitant de l'air encore frais du matin, elle se mit en quête des nids

de passerin indigo du côté de Church Road, la moins ombragée de ses neuf zones de recherche. Quelques heures plus tard, elle arriva sur le site de Jory Farm, et après ça sur celui de Cave Hollow Road.

Elle s'arrêta à dix-sept heures, plus tôt que d'habitude. L'insomnie était devenue routinière ces deux dernières années, depuis le diagnostic de la maladie qui avait emporté sa mère. Mais pour une raison mystérieuse, son anxiété s'était particulièrement aggravée ces trois nuits passées. Elle comptait se coucher à vingt et une heures au plus tard pour rattraper son sommeil en retard.

Même en faisant un détour par le marché des producteurs locaux, elle rentra assez tôt pour apercevoir Egg Man – le jeune homme barbu qui installait son auvent bleu au carrefour où Turkey Creek Road coupait l'auto-route régionale. Durant ses rares jours de repos – essentiellement imposés par la pluie –, Jo avait remarqué qu'il maintenait des horaires réguliers, et vendait ses œufs le lundi soir et le jeudi matin.

Egg Man, qu'elle avait ainsi surnommé pour son commerce ambulancier, lui adressa un signe de tête quand elle emprunta le virage. Elle répondit d'un geste de la main, regrettant de ne pas avoir un besoin immédiat d'œufs pour lui faire du chiffre d'affaires. Il lui en restait au moins quatre au frigo.

Turkey Creek Road était une piste caillouteuse d'une dizaine de kilomètres qui débouchait sur une impasse au niveau de la rivière et du domaine Kinney. La remontée en voiture prenait un bout de temps, même en 4 x 4. Après le premier kilomètre, la route rétrécissait, serpentait, multipliait les nids-de-poule et les sections de planche à laver. Vers la fin, elle devenait dangereusement escarpée là où le ruisseau débordait par fortes pluies. Le retour à la maison était le moment préféré

de la journée de Jo. Chaque virage lui apportait une nouvelle surprise – une dinde, une famille de colins de Virginie, ou même un lynx. Et tout au bout, la route débouchait sur un panorama magnifique de la rivière claire et rocheuse, avant de tourner une dernière fois à gauche pour la conduire à son petit cottage sur la colline.

Mais ce ne fut pas la faune sauvage qui fut témoin de son arrivée sur l’allée de gravier du domaine Kinney. C’était Ursa Major l’extraterrestre, accompagnée d’Ursa Minor le chien. La fillette, toujours pieds nus, portait les mêmes vêtements que la veille. Jo se gara et bondit hors de la voiture sans prendre le temps d’enclencher le point mort.

— Qu’est-ce que tu fais encore là ?

— Je t’ai déjà dit, je suis descendue des étoiles et...

— Rentre chez toi !

— Je vais le faire ! Promis. Dans cinq miracles.

Jo sortit son téléphone de la poche de son pantalon.

— Je suis désolée, je vais devoir appeler la police.

— Si tu fais ça, je me sauve. Je vais trouver une autre maison.

— Tu es complètement inconsciente ! On ne sait pas sur qui tu peux tomber dans le coin. Les gens ne sont pas toujours bien intentionnés...

La fillette croisa les bras, avec un air de défi.

— T’as qu’à pas appeler la police.

Sage suggestion. Mieux valait ne pas passer le coup de fil devant elle. Jo rangea son téléphone.

— Tu as faim ?

— Un peu.

Elle n’avait probablement rien mangé depuis le dîner au feu de camp.

— Tu aimes les œufs ?

— Il paraît que c'est bon, surtout brouillés.

— Il y a un homme qui en vend sur la route. Je vais aller en acheter.

La fillette regarda Jo regagner sa voiture.

— Si tu mens et que tu vas chercher la police, je fugue.

Le désespoir dans les yeux de la gamine mit Jo sur les nerfs. Le véhicule opéra un demi-tour et s'engagea sur Turkey Creek Road. À environ un kilomètre du cottage, elle s'arrêta au sommet de la colline la plus susceptible de capter du réseau, et appela l'assistance téléphonique pour obtenir le numéro du shérif. Après trois tentatives infructueuses, elle reposa son portable sur le tableau de bord. Elle avait une meilleure idée.

La voiture déboucha sur le carrefour pile à temps. Egg Man avait démonté son auvent et son panneau « Œufs frais », mais il n'avait pas rangé son étal ni les trois cartons d'invendus sur son siège. Jo se gara en bordure de route, dans les hautes herbes, et attrapa son portefeuille. Elle attendit derrière Egg Man pendant qu'il se penchait sur la table pour en plier les pieds. D'ordinaire, il ne se levait pas de sa chaise, si bien qu'elle n'avait jamais eu l'occasion d'appréhender sa stature. Du haut de son mètre quatre-vingts, il avait la carrure musclée que forge le travail manuel quotidien, le genre de force que Jo préférait de loin aux silhouettes bodybuildées des salles de sport.

Il se tourna vers elle avec un sourire, la regardant plus longuement que d'habitude.

— Une envie soudaine d'omelette ? demanda-t-il en voyant le portefeuille dans sa main.

— Si seulement. Mais il me manque le fromage. Je vais devoir me contenter d'œufs brouillés.

— Oui, c'est pas vraiment une omelette sans ça.

Elle était venue à son stand trois fois en cinq semaines depuis son arrivée, et il n'avait jamais prononcé autant de mots. D'habitude, il se bornait à un signe de tête, une main calleuse tendue pour récupérer l'argent, et un « Merci, madame » quand elle lui disait de garder la monnaie. Egg Man était un mystère. Elle était partie du principe qu'un type qui vendait des œufs sur le bord de la route serait forcément un peu simple d'esprit, mais ses yeux, le seul élément qui se distinguait de son visage à la barbe épaisse, étaient aussi vifs que des bris de verre bleu. Il était jeune, probablement du même âge que le sien, et elle ne comprenait pas comment on pouvait se retrouver à vendre des œufs au milieu de nulle part.

Egg Man laissa tomber la table pliée sur l'herbe et lui fit face.

— Six ou douze ?

Jo ne perçut aucune trace de l'accent rural que l'on trouvait chez la plupart des habitants des campagnes du sud de l'Illinois.

— Une douzaine, répondit-elle en lui tendant cinq dollars.

Il prit une boîte en carton sur la chaise et l'échangea contre le billet.

— Gardez la monnaie.

— Merci, madame, dit-il en fourrant l'argent dans sa poche arrière.

Il récupéra la table pliée et la porta jusqu'à son vieux pick-up blanc.

Jo le suivit.

— Je peux vous demander quelque chose ?

Il posa la table sur la plateforme ouverte du véhicule, et se tourna vers elle.

— Vous pouvez.

— J'ai un petit problème...